

LE DEVOIR

Sciences et culture

72^e CONGRÈS DE L'ACFAS

DANIELLE LABERGE

Elle assume la présidence de «La société des savoirs», le plus grand congrès jamais organisé par l'Acfas

Page 3



JEAN-PAUL SARTRE

Son œuvre clôt 12 siècles de littérature française dans le cycle élaboré par l'ancien chroniqueur du *Monde*, Pierre Lepape

Page 6



HIRAM HENRIQUEZ

La pluridisciplinarité est devenue presque la norme

Le pouvoir des mots

L'Amérique, s'appuyant sur sa puissance militaire, se fait forte d'imposer à tous sa conception de la démocratie. Elle donne donc pour modèle au monde sa Constitution et impose comme formule son processus démocratique. Pourtant, par l'analyse, que peut-on déduire des actions d'un président omnipotent élu par moins d'un quart de tous les citoyens ayant légitimement droit de vote (ce qui ne fait point figurer sur les listes électorales les exclus et autres marginaux sociaux)? D'autant plus qu'il est même possible de démontrer l'absence de tout souci démocratique quand on cite le fait que «Bob Woodward confiait avoir demandé au président s'il avait consulté son père concernant la guerre menée en Irak. Il lui répondit par la négative, mais affirma avoir sollicité conseil auprès de son Père céleste.»

Sur un autre continent, au pays de la parole libre, un analyste donne comme thème à son propos «Le poète et le prince: le pouvoir des livres». Etudiant 13 siècles de littérature, il dépose un constat désolant car, décrivant la sphère littéraire française contemporaine, il informe que «la littérature est devenue une secte». Mots durs pour celui dont l'objectif poursuivi lors du travail d'écriture a été de montrer «l'intensité du combat mené par les écrivains».

Nadeau sur Bush. Lepape sur l'écrivain et le pouvoir. L'un est professeur à l'Université de Sherbrooke quand l'autre est un auteur indépendant depuis qu'il ne collabore plus sur une base hebdomadaire au journal *Le Monde*. Pourtant, ils se côtoieront dans le cadre d'un même événement: le 72^e Congrès de l'Acfas

que l'UQAM accueille en ses murs à compter de lundi prochain.

Promouvoir l'information

Quand la confusion règne, quand le monde éclate sous le poids des différences, quand trop de discours cohabitent, où les contre-vérités semblent avoir plus de véracité que les vérités qu'elles dénoncent, étrangement, il apparaît nécessaire de devoir donner encore plus de place à la parole.

Et cela sera fait dans le cadre de «La société des savoirs», formule retenue pour encadrer les milliers d'exposés, 4000 en fait, mis en forme par les divers intervenants des secteurs universitaire, du monde de la recherche et de l'enseignement supérieur. Pour décrire la taille de cette rencontre, qu'il suffise de dire que le catalogue des exposés tient plus de l'annuaire que de la simple brochure: cette année, près de 350 pages, soit presque le double du document de même nature qui présentait l'année dernière la 71^e édition.

Il faut dire que les responsables de l'institution universitaire montréalaise n'ont point ménagé leurs efforts, le recteur se mettant aussi à la tâche pour faire en sorte que les Kourilsky et Kahn, l'un et l'autre directeur, respectivement de l'Institut Pasteur et de l'Institut Cochin, se déplacent à Montréal pour des conférences publiques. Et, colloque après colloque, le savoir francophone étale ses connaissances.

Discours croisés

Le revers d'un tel événement est qu'il est impossible d'en

rendre compte dans son ensemble. Cela importe peu cependant pour les spécialistes d'une discipline donnée qui, eux, se déplacent pour recueillir des informations touchant directement leur secteur. Ainsi, les bibliothécaires et consorts se rendront à l'UQAM un vendredi après-midi pour prendre connaissance de l'état des collections universitaires. Par contre, qui sera là du monde de la médecine, de la santé publique, des arts ou du milieu familial pour entendre la présentation d'une approche clinique sur l'anorexie mentale en ce même jour dans une autre salle?

Car s'il y avait, pour qui recherche une synthèse, une conclusion à déposer à la suite de la tenue d'un tel congrès, c'est que, de plus en plus, l'Acfas, cette Association francophone pour le savoir, à l'instar des universités, fait la preuve que, dans le monde de la recherche, la pluridisciplinarité est devenue presque la norme: plus d'un colloque de la semaine prochaine en fera d'ailleurs état.

Pour revenir sur ce qui a déjà été dit, c'est justement dans un colloque portant sur la science religieuse que l'étude du cas Bush est déposée. Par contre, Pierre Lepape fait sa communication à l'occasion d'un événement conjoint produit par l'Acfas et le Festival international de la littérature.

Multiplicité donc. Abondance des discours. La science et la connaissance sont au rendez-vous. À l'UQAM, du 10 au 14 mai prochain, aux mots est donné le pouvoir de décrire le monde.

Normand Thériault

SOCIÉTÉ

George W. Bush

Page 2

Mémoire et oubli

Page 6

CONFÉRENCES PUBLIQUES

Axel Kahn

Page 3

Philippe Kourilsky

Page 5

SANTÉ

Anorexie

Page 4

LIVRES

Collections universitaires

Page 4

• ACFAS •

George W. Bush

Une présidence sous le signe de la foi

Suivre les conseils du «Père céleste»

Le discours politique soutenu par des références religieuses constitue un mode opératoire d'usage courant sur la scène publique. George W. Bush ne déroge pas à cette pratique. Cependant, plus qu'un exercice rhétorique, le président américain y soumet les affaires de l'État. Marc Nadeau, doctorant en théologie à l'Université de Sherbrooke, présente non seulement un homme de convictions, mais également un homme politique qui entend les mettre en œuvre.

ESTELLE ZEHLER

Tout à sa passion, Marc Nadeau, à la suite d'une maîtrise en histoire, consacre son travail de doctorat à la politique américaine. Il a toutefois choisi de l'exposer à une lecture particulière par le biais de la théologie. «La sphère religieuse n'est jamais éloignée de l'espace public car c'est un aspect inhérent à chaque individu», explique-t-il. En effet, outre le très célèbre «God bless America», de nombreux présidents ont agrémenté leurs discours politiques de citations bibliques. Cependant, ce recours à la tradition sacrée atteint une amplitude sans précédent chez George W. Bush. Dans une société orientée vers le rationalisme et le désenchantement religieux, non seulement exprime-t-il haut et fort sa foi, tout en l'utilisant sur le plan discursif, mais il lui octroie également un pouvoir d'action. «Il se situe dans une trajectoire historique. Il se distingue en corroborant ses convictions par des actions.» Ainsi, par exemple, dès son investiture, il proclame par décret une journée nationale de prière, plaçant de la sorte son mandat sous le signe de la foi.

L'enracinement de George W. Bush dans le religieux dépasse également la relation politico-électorale à laquelle certains analystes voudraient la réduire. Cette orientation lui permet certes d'obtenir la faveur de la droite chrétienne, mais au détriment du reste de l'électorat. Il n'est pas homme à administrer un pays sous la gouverne des sondages. Il agit en

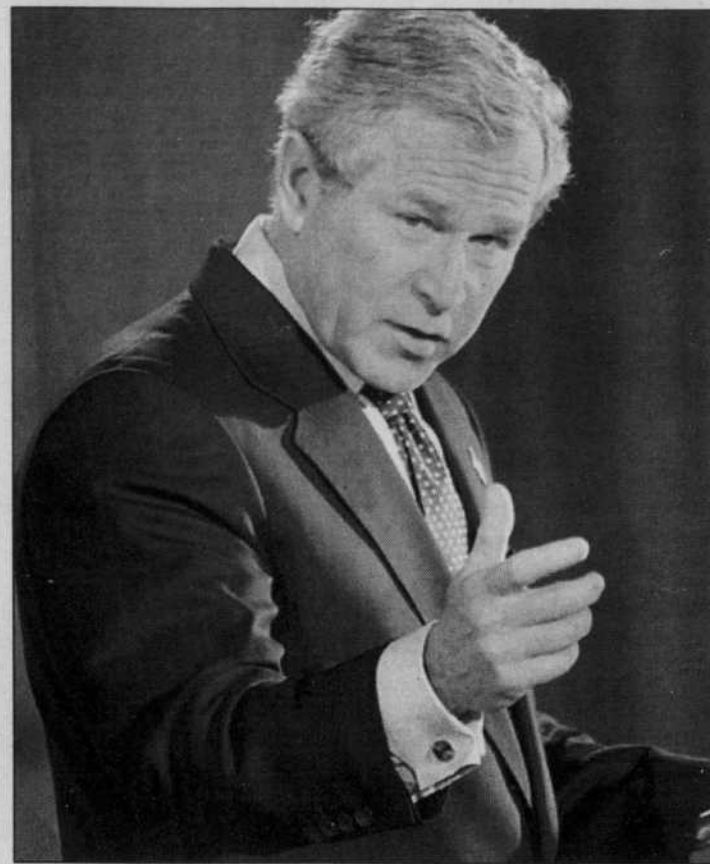
fonction de ce qu'il estime être son devoir. «Il adhère profondément aux valeurs chrétiennes. Ainsi, son opposition à l'avortement n'est pas de mise seulement en public: il y croit.» Il supprime par conséquent, grâce à son deuxième décret, le 23 janvier 2001, les subventions fédérales aux organismes étrangers favorables à l'avortement. De nombreuses situations peuvent être relevées au fil du temps. «Lors d'une entrevue sur les ondes de la CBC, Bob Woodward confiait avoir demandé au président s'il avait consulté son père concernant la guerre menée en Irak. Il lui répondit par la négative, mais affirma avoir sollicité conseil auprès de son Père céleste.» Les exemples pourraient se succéder indéfiniment.

Mise au ban de la sexualité

Marc Nadeau appuie son analyse sur trois dossiers précis qui sont révélateurs de l'activisme religieux du président. Il prend ainsi à témoin le plan d'urgence pour la lutte contre le sida et le programme de promotion de l'abstinence sexuelle, tous deux mis en pratique grâce à la participation, entre autres, des «faith-based organizations», soit des organisations qui s'inspirent de la foi, tels des groupes religieux, des églises, des organismes de charité. «Fait intéressant», souligne Marc Nadeau, lors de l'annonce du plan de lutte contre le sida, George W. Bush cite le bon samaritain, soit le devoir d'aider les gens. Derrière le discours, point de lettre morte. Un budget quinquennal de 15 mil-

liards est octroyé à ce programme centré sur les pays d'Afrique et des Caraïbes. La philosophie retenue s'inspire du programme ougandais ABC, trois lettres traduisibles par abstinence, fidélité et préservatifs. «Si un programme de prévention du sida existait déjà auparavant, la lutte s'instaurerait désormais sur le terrain en recourant aux "faith-based organizations".» Or, le fait de subventionner des églises pour des activités sociales est perçu par certains comme étant en rupture avec la traditionnelle non-ingérence de l'État américain dans la vie religieuse. De plus, si le fait de baser l'action préventive sur l'abstinence et la fidélité concorde avec l'idéologie chrétienne, cela semble être nettement insuffisant et manquer d'à-propos au regard de la pandémie engendrée par le VIH.

Le programme de promotion de l'abstinence sexuelle, doté quant à lui d'un budget de près de 73 millions pour l'année 2004, provoque également une levée de boucliers. L'abstinence est présentée comme la solution sine qua non pour éviter les maladies sexuellement transmissibles, le sida et les grossesses précoces. Des programmes valorisant l'abstinence avaient déjà eu cours, notamment sous le mandat de Bill Clinton. «Cependant, la notion soutenant que toute activité sexuelle en dehors du mariage entraîne, potentiellement, des conséquences néfastes sur les plans psychologique et physique est soulignée.» L'application des critères établis est beaucoup plus stricte et restrictive. L'administration Bush entend non seulement prévenir le sida et autres problèmes chez les adolescents, mais surtout impulser un virage social. Par son approche monolithique, elle balaie négligemment du revers de la main tout autre type de prévention, telles des campagnes de sensibilisation sur l'usage des préservatifs. Si les résolutions du gouvernement Bush sont certes en harmonie avec le *modus operandi*



Selon Marc Nadeau, George W. Bush «adhère profondément aux valeurs chrétiennes. Ainsi, son opposition à l'avortement n'est pas de mise seulement en public: il y croit.»

chrétien, il est néanmoins loisible de s'interroger sur leur adéquation aux réalités sociales.

L'État soutient la mission religieuse

Outre l'instauration de ces deux programmes, la participation des «faith-based organizations» retient particulièrement l'attention de Marc Nadeau. Ces divers organismes représentent une force d'action conséquente. «Déjà présentes, elles ont acquis une bonne connaissance du terrain et possèdent une expertise certaine.» Mais au-delà d'un partenariat vi-

trois piliers: toute discrimination envers les populations qui vont bénéficier des services de ces organismes est interdite; un principe de transparence est également exigé, les fonds fédéraux versés étant destinés aux fins sociales prévues par le programme et non à des activités religieuses; enfin, «les organisations qui s'inspirent de la foi dans leurs actions doivent pouvoir conserver le droit d'embaucher ceux et celles qui sont le plus susceptibles de promouvoir leurs missions et objectifs».

Sans velléité discriminatoire, cette orientation offre la possibilité à ces organismes de travailler avec des personnes partageant la même communauté d'idées et qui sont donc susceptibles d'offrir un engagement du même ordre lors du travail de terrain. L'importance du fait religieux est ainsi reconnue politiquement. Une protection est accordée aux «faith-based organizations» afin de préserver leur entité, leur identité.

La direction empruntée par l'administration Bush est novatrice. Dans une société qui s'efforce de faire taire les critères distinctifs au profit d'une approche d'ouverture, le pouvoir est donné à la sphère religieuse de mettre en place des carcans idéologiques. Aussi, George W. Bush ne se présente pas uniquement comme un président religieux en son for intérieur, dans ses pensées, mais également dans ses actions. Au risque d'être décrié, il n'accepte aucun compromis sur ce qu'il est et sur ses croyances. Les mots, la rhétorique sont dépassés. Il compose avec les valeurs religieuses, les respecte, les promeut et utilise les infrastructures pour établir un partenariat avec l'État, comme on peut le constater dans les dossiers de l'abstinence et de la lutte contre le sida.

Marc Nadeau présentera «George W. Bush: un président religieux» le lundi le 10 mai à 16h40 dans la salle DS-3375.

L'audace porte fruit

- Plus de 60 millions \$ en subventions de recherche (2003)
- Plus de 17 millions \$ en contrats et partenariats de recherche avec des entreprises (2003)
- Plus de 57 chaires de recherche, dont 41 chaires de recherche du Canada
- 22 équipes et 24 centres reconnus par leurs pairs pour l'excellence de leur recherche dans des domaines de pointe, dont : nanotechnologies, inflammation, organisation du travail, supra-conductivité, télédétection, génie parasismique, intervention éducative, pharmaceutique, matériaux nouveaux, compression de la parole
- 21 entreprises dérivées créées depuis 1984, dont : Télégène (biotechnologies), Quantiscript (micro-électronique), Kemestrie (chimie environnementale)
- L'université canadienne ayant les redevances de brevets les plus élevées au Canada : 16,1 millions \$ (2002)
- Un régime d'études en partenariat pour une maîtrise ou un doctorat en milieu de travail



- Plus d'une centaine d'accords de coopération internationale avec 32 pays
- 26 programmes de doctorat et 36 programmes de maîtrise de type «recherche»
- Près de 2000 personnes travaillant en appui aux activités de recherche
- Une politique avant-gardiste pour protéger la propriété intellectuelle

50 ans
L'audace
porte fruit

UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

www.USherbrooke.ca/recherche

1956. Hans Selye invente le stress.

2003. Guy Sauvageau découvre le gène HOXB4.

En 1956, le Dr Hans Selye, professeur d'histologie à l'Université de Montréal, publiait *Le stress de la vie*, premier d'une série d'ouvrages qui allaient enrichir le répertoire des pathologies modernes d'un nouveau concept diagnostique : le stress.

En 2003, le Dr Guy Sauvageau, professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal, ouvrait de nouvelles perspectives dans le traitement des maladies du sang en localisant un gène capable de multiplier le potentiel reproductif des cellules souches.

Il n'y a pas de recherche sans tradition de recherche.

www.umontreal.ca

Université
de Montréal

• ACFAS •

72^e Congrès de l'Acfas

Une démonstration de la vitalité intellectuelle

«L'université n'est pas une tour d'ivoire»

Le plus grand congrès jamais organisé par l'Acfas — l'Association francophone pour le savoir — se déroulera du 10 au 14 mai prochain à l'Université du Québec à Montréal. La 72^e édition de l'événement se fera sous le signe de la multidisciplinarité.

ULYSSE BERGERON

Cette année, le congrès annuel de l'Acfas devrait particulièrement se faire remarquer par l'enchaînement, en quatre journées seulement, de près de 4000 communications. Un nombre record qui surpasse de beaucoup le millier de communications qui y a normalement lieu. Cela fait de cet événement annuel, qui rassemble des milliers de chercheurs venus des cinq continents, l'événement scientifique multidisciplinaire le plus important de toute la francophonie.

D'ailleurs, le thème adopté — La société des savoirs — se veut le reflet de cette multidisciplinarité: «Lorsqu'on observe comment les savoirs et les connaissances s'organisent, on remarque rapidement qu'ils se retrouvent au carrefour de plusieurs domaines», souligne la vice-rectrice exécutive de l'UQAM, Danielle Laberge, qui assume la présidence de l'événement.

Force est d'admettre que l'évolution des sciences, aussi bien exactes et naturelles qu'humaines, a créé la nécessité d'une collaboration entre spécialistes de plusieurs secteurs. «La multidisciplinarité est vraiment au cœur des préoccupations du secteur des savoirs» car le rapprochement entre les activités scientifiques permet l'élaboration et la mise au point de nouvelles techniques ainsi qu'une approche plus éclairée de sujets complexes liés aux problématiques de la société contemporaine.

Ainsi, une soixantaine de disciplines sont répertoriées à l'intérieur des 200 colloques prévus à l'horaire. Des arts à la génétique en passant par la philosophie, la politique et la psychologie, tous les secteurs d'activité s'y trouvent. «Il s'agit d'une occasion pour les participants, note la vice-rectrice de l'Université, de créer des liens avec des spécialistes de différents domaines, mais il s'agit aussi d'une occasion d'assurer une relève dans le milieu universitaire.»

Car, pour plusieurs jeunes universitaires, le congrès de l'Acfas est perçu comme étant un tremplin duquel il est possible de s'élancer pour faire ses premières communications. D'ailleurs, plusieurs professeurs encouragent leurs étudiants à faire leurs premières armes lors de cet événement.

«Cette année en particulier, on offre une place de choix aux différents acteurs universitaires», affirme Danielle Laberge. La Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ) organise donc le 11 mai prochain un colloque sur l'insertion professionnelle des diplômés des cycles supérieurs. Le lendemain, c'est au tour du Syndicat des professeurs et professeurs de l'UQAM de débattre des défis liés au syndicalisme universi-

taire d'aujourd'hui. Finalement, au cours de la même journée, il y aura quelques communications portant sur l'épineux sujet du rôle des chargés de cours dans la société des savoirs.

Heureux hasard

L'UQAM profitera de l'occasion pour souligner son 35^e anniversaire d'existence. «Un très heureux hasard», admet la présidente de l'événement. L'université, qui peut s'enorgueillir de compter plus de 145 000 diplômés depuis sa création en 1969, y perçoit une occasion de faire la démonstration du fait que la vitalité culturelle et intellectuelle anime le milieu universitaire, démontre que l'université n'est pas une tour d'ivoire», comme la décrivent certaines personnes, poursuit-elle.

Pour mettre en avant cette ouverture d'esprit, le congrès «accueille deux généticiens internationalement reconnus». Philippe Kourilsky, directeur de l'Institut Pasteur, viendra démontrer que la mortalité infectieuse se concentre à 95 % dans les pays du Tiers-Monde. Mais surtout, il mettra en question la science et la conscience des pays développés à l'égard de la disponibilité de médicaments et de vaccins pour ledit Tiers-Monde.

Pour sa part, Axel Kahn, le directeur de l'Institut Cochin de génétique moléculaire, se penchera sur le rôle que doit assumer le «généticien citoyen», une approche éthique de la science qui soulève l'importance pour les scientifiques de ne jamais porter atteinte à la dignité de la personne humaine. Voilà deux communications qui devraient permettre aux non-initiés ainsi qu'aux spécialistes de saisir les principaux enjeux et implications qui relient la science au bien commun.

Dans un autre ordre d'idées, Roch Denis, le recteur de l'UQAM, profitera de la soirée de clôture pour remettre un doctorat honorifique à Gilles Vigneault afin de «souligner la contribution culturelle de ce poète et chanteur québécois», note Danielle Laberge.

L'Acfas

L'Acfas est une association qui s'est donné pour mission de promouvoir l'activité scientifique, de stimuler la recherche et de diffuser le savoir. Depuis sa création, elle a su développer une panoplie d'outils afin de diffuser le savoir. Il y a 20 ans, elle publiait le premier numéro de *Découvrir* (autrefois *Interface*), une revue bimestrielle destinée aussi bien aux chercheurs qu'au grand public. L'Acfas publie également les *Cahiers scientifiques*, un outil d'information fort apprécié des chercheurs qui se fait l'écho de questions scientifiques en publiant des actes de colloques.

La mission du «généticien citoyen»

«Un homme peut-il être inhumain?»

Axel Kahn prône la responsabilité sociale des scientifiques. Le directeur de l'Institut Cochin et l'étude des mécanismes de la vie.

CLAUDE LAFLEUR

Axel Kahn n'avait que 25 ans lorsqu'il a vécu un épisode traumatisant qui a guidé toute sa vie. Au matin du 17 avril 1970, son père a pris un train à Paris avec la ferme intention de se suicider. C'est ce qu'il a fait en sautant du train, laissant derrière lui une lettre destinée à son fils. Curieusement, cette lettre se terminait par l'injonction: «Sois raisonnable et humain!» Alors étudiant à la maîtrise, le jeune Kahn a poursuivi sa formation pour devenir médecin et, surtout, chercheur scientifique de haut niveau.

Déjà, il avait décidé de s'orienter vers une pratique scientifique de la médecine. «Ce qui m'intéressait dès le départ, dit-il, c'était de comprendre les mécanismes de la vie.» Il a par conséquent entrepris de soigner des malades tout en poursuivant des recherches en biochimie. Parallèlement, tout au long de sa carrière, il a réfléchi intensément sur le rôle de la science — particulièrement celui de la génétique — et sur la responsabilité sociale que se doivent d'assumer les scientifiques.

Généticien et citoyen

«La génétique, observe-t-il, de par sa nature et son objet, a toujours été d'une fragilité particulière, il me semble important de garder toujours à l'esprit cette fragilité. Il nous faut donc non seulement discuter de ce que nous faisons, mais surtout expliquer la signification de nos découvertes afin de préciser ce qu'elles veulent dire et ce à quoi on ne peut les utiliser...»

Axel Kahn est directeur de l'Institut Cochin de génétique moléculaire ainsi que directeur de recherche à l'Institut national de la santé et de la recherche médicale de France. C'est l'un des deux généticiens de renommée mondiale invités par Roch Denis, le recteur de l'UQAM, dans le cadre du 72^e Congrès de l'Acfas.

Pour lui, tout généticien se doit de participer au combat contre tous ceux qui, pour des raisons idéologiques — par exemple le racisme ou l'eugénisme — désirent récupérer la génétique à des fins de négation de l'égalité de tous les hommes.

C'est d'ailleurs ce qu'il appelle le «généticien citoyen». «Nous sommes certes des scientifiques, mais également des citoyens, explique-t-il, des citoyens qui avons une information particulière. Nous devons donc non seulement contribuer à fournir les informations nécessaires aux autres ci-

toyens afin qu'ils puissent débattre des problèmes nouveaux qui se posent, mais nous devons aussi participer à ce débat.» Bref, il considère que le généticien citoyen doit toujours veiller à ce que jamais la science ne porte atteinte à la dignité de la personne humaine.

Ce que nous apporte le génie génétique

L'Institut Cochin est un important centre de recherches biomédicales qui réunit 540 personnes réparties en 42 équipes. «Nous travaillons dans le domaine des maladies génétiques, spécifie le directeur. La finalité de nos recherches porte sur la compréhension de la physiologie et des maladies humaines ainsi que sur l'amélioration du traitement de ces maladies.»

Ces chercheurs viennent d'ailleurs de réaliser une importante découverte: l'hormone de régulation du fer dans l'organisme. «Cette hormone contrôle le fer dans l'organisme comme l'insuline le fait pour le sucre», spécifie le chercheur. C'est là une découverte particulièrement importante, dit-il, puisqu'on estime que plusieurs centaines de millions de personnes dans le monde souffrent soit d'un déficit ou, au contraire, d'une surcharge en fer, des anomalies qui peuvent générer de graves troubles de santé.

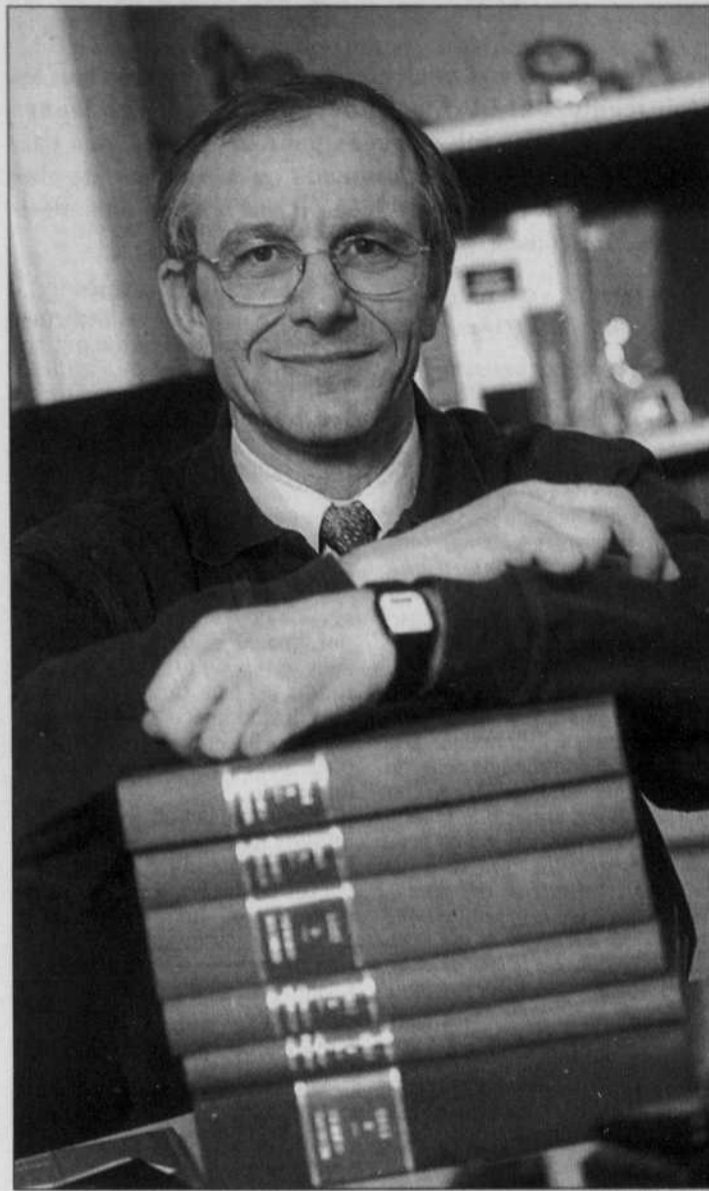
Le D^r Kahn souligne que cette percée est un bel exemple de la puissance de la génétique puisqu'elle a été réalisée entièrement à l'aide de méthodes génétiques. «Cette découverte devrait déboucher sur des traite-

ments dont bénéficieront, j'imagine dans quelques années, des dizaines de millions de personnes», relate-t-il. Il indique aussi que d'autres équipes de l'Institut Cochin travaillent sur les mécanismes du cancer (notamment du cancer du foie et du gros intestin) ou encore sur la dystrophie musculaire... «Vous voyez que le champ d'investigation de la génétique est très large!»

Immoralité de la science... ou inhumanité de l'homme?

Poussant toujours plus loin ses réflexions, Axel Kahn considère que tous les scientifiques doivent mener le combat du généticien citoyen. «Ce qui est dangereux, en soi, ce n'est pas la génétique ni même la physique des particules ou toute autre science, dit-il, mais c'est plutôt ce que l'homme en fera!»

En effet, le D^r Kahn considère que la science est globalement «neutre» sur le plan moral; elle n'est ni bonne ni mauvaise. Par contre, le pouvoir technique qui découle des progrès scientifiques entraîne toujours une utilisation ambivalente, bonne ou mauvaise. «Étant donné que les hommes sont libres, dit-il, ils sont toujours libres d'utiliser le pouvoir dont ils disposent au bénéfice ou au détriment de l'humanité. Par conséquent, en ce qui concerne une science, il se doit d'une part de faire la meilleure science possible et, d'autre part, de s'engager dans le débat, voire même dans la lutte, pour que le pouvoir dérivé de la science



Source ACFAS
Axel Kahn considère que le généticien citoyen doit toujours veiller à ce que jamais la science ne porte atteinte à la dignité de la personne humaine.

qu'il a contribué à enrichir soit canalisé au profit de l'humanité, et non pas à son détriment.»

A cette fin, Axel Kahn vient de publier un bel ouvrage de réflexions et de récits: *Raisonné et humain?* (Nil éditions, Paris, 2004, 317 pages). «Ce livre est particulier, dit-il, parce qu'il a une touche personnelle. J'y traite de tous les problèmes dont je viens de discuter, mais également à l'aune de l'expérience personnelle douloureuse que j'ai vécue le 17 avril 1970...»

Dans ce livre, l'auteur essaie en effet de comprendre ce que son père a voulu lui dire en analysant toutes les facettes de ce que signifie cette exigence d'être raisonnable et humain. «Un homme peut-il être inhumain?», se demande-t-il (tout en soulignant que, à l'évidence, seuls les hommes peuvent être inhumains!). Et quelle est l'origine de l'inhumanité? Que veut dire la raison chez un homo sapiens? Que veut dire «être déraisonnable?»

Il met en scène la querelle sur l'humanisme: qu'est-ce qu'un homme? comment s'est-il mis à penser? comment la conscience a-t-elle émergé? comment cet homme a-t-il eu la possibilité de s'interroger sur les mécanismes qui ont engendré la vie? a-t-il pu fonder les valeurs morales dans lesquelles il se reconnaît? Puis, après avoir discuté de la spécificité du fait humain et des termes science, progrès et liberté, Kahn analyse quelques cas particu-

liers, dont le scandale du sang contaminé et l'attitude à avoir, du point de vue génétique, vis-à-vis des enfants handicapés. L'ouvrage se termine par un chapitre consacré à «la manière féminine d'être humain» — «qui me semble particulièrement menacée», laisse-t-il filer — ainsi que par une lettre posthume à son père...

Lundi prochain (le 10 mai), le D^r Kahn reprendra l'un des thèmes de son ouvrage *Science, progrès et société* dans le cadre de sa conférence à l'Acfas. «Je vais essayer d'expliquer l'émergence de la science, l'idée de progrès et l'optimisme progressiste. Je vais expliquer que le but de la science est de parvenir au vrai, mais qu'elle n'a ni la finalité ni la capacité de déterminer ce qui est bien, c'est-à-dire ce qu'il faut moralement faire. Je vais indiquer que l'homme, à partir du moment où il se revendique comme étant libre, a toujours la possibilité d'utiliser ses pouvoirs dans un sens ou dans un autre, et je mettrai cela en perspective avec quelques questions d'actualité.»

Axel Kahn sera également de retour l'automne prochain, puisqu'il prononcera une conférence le 15 octobre dans le cadre des Belles Soirées de l'Université de Montréal.

«Science, progrès et société: une conférence publique d'Alex Kahn le lundi 10 mai à 17h30 dans la salle Marie-Gérin-Lajoie.



L'Université canadienne : un milieu invitant pour les études et la recherche

La majorité des étudiants à la maîtrise de recherche et au doctorat bénéficient de bourses d'admission couvrant entièrement les droits de scolarité pour un an et quatre ans, respectivement, en plus d'assistantats valant jusqu'à 4 000 \$ par session.

- 80 programmes d'études supérieures couvrant un large éventail de disciplines
- 18 programmes interdisciplinaires touchant les cultures et sociétés, l'environnement, la santé et la technologie
- Appui financier compétitif et très avantageux, comprenant bourses et assistantats de recherche et d'enseignement



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

Santé et soins

L'illusion de la perfection

«L'anorexie est une maladie triomphante»

L'anorexie mentale — *anorexia nervosa* — frappe surtout les adolescents... et 95 % des anorexiques sont des jeunes filles. Des jeunes filles douées pour la plupart, des premières de classe hyperperformantes qu'on retrouve de plus en plus dans les arts de la scène et sur les podiums olympiques. Dur constat.

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

«L'anorexie est une maladie silencieuse, clandestine, mais c'est aussi une maladie triomphante.» C'est le constat que fait le Dr Jean Wilkins qui s'intéresse à la médecine de l'adolescence depuis le début des années 1970. Et comme s'il voulait être absolument certain que j'avais bien saisi, il rajoute: «Essayer d'arrêter une anorexique en pleine phase restrictive, c'est comme tenter d'attraper un Concorde avec un lasso.» Bon. L'image est claire.

Pour la saisir, il faut d'abord comprendre que l'anorexique perçoit son état comme une réussite personnelle. «Des ses premières manifestations, reprend le Dr Wilkins, c'est une maladie qui est synonyme de contrôle. Contrôle sur toutes les sollicitations extérieures. Contrôle sur ses propres pulsions pour réussir à manger de moins en moins. Contrôle sur le plus de paramètres possible pour que personne ne se rende compte: les anorexiques sont, par exemple, toujours très performantes dans leur milieu scolaire. Ce sont des premières de classe, elles sont considérées comme des jeunes filles parfaites, des modèles... alors qu'elles sont bien plus des jeunes filles modelées par les besoins des autres, pas les leurs. Pour y arriver, les anorexiques carburent au contrôle et visent la perfection. Ce contrôle les comble. Ou plutôt, il comble leur vide intérieur: il remplit leur vie, complètement. [...] Il faut voir cependant que l'anorexie est un refuge face à la réalité physiologique et qu'elle engendre une impasse développementale qui peut avoir des conséquences très graves.»

Grands courants

Jean Wilkins a une formation de pédiatre. C'est lui qui mit sur pied dès le début des années 1970 la section de médecine de l'adolescence du département de pédiatrie de l'hôpital Sainte-Justine. À cette époque-là, on s'intéressait surtout à l'impact des drogues sur le comportement des adolescents, puis, un peu plus tard à la sexualité, les deux «spécialités» étant reliées aux grands courants socioculturels qui agitaient la décennie. Tout de suite après, on fut forcé d'approfondir les problèmes d'adaptation des adolescents au divorce de leurs parents et à aborder le phénomène de l'état dépressif et du suicide.

Ce n'est en fait qu'au début des années 1980 que l'équipe du Dr Wilkins se mit à aborder les troubles du comportement alimentaire — surnommés TCA dans le jargon du milieu. Partout tout au long de ce trop rapide historique, on l'aura remarqué, les liens avec les grands courants traversant la société québécoise sont très clairs...

Mais revenons au Dr Wilkins — il nous attend au téléphone... — qui s'apprête à livrer au congrès de l'Acfas cette conférence sur les anorexiques dans le milieu des arts de la scène et de la performance physique.

«La maladie implique que ces jeunes filles escamotent une période cruciale de leur développement physiologique qu'on nomme habituellement la phase de "séparation-individuation". Par le contrôle, elles réussissent à régresser à une phase antérieure de leur développement physique. Cette régres-



DYLAN MARTINEZ REUTERS

On rencontre plus d'anorexiques dans des disciplines où le corps joue un grand rôle, comme par exemple la gymnastique de haut niveau.

sion se fait sur le plan biologique et hormonal. En perdant du poids, elles cessent de grandir; la différenciation de leurs caractères sexuels stagne; les menstruations peuvent n'apparaître qu'une fois par année, parfois même beaucoup plus rarement — certaines amenorrhées couvrent des périodes de trois, quatre ou cinq ans. Tout cela fait que ces jeunes filles parfaites qui ne sortent jamais, qui ne prennent pas de drogue, qui n'ont tout simplement pas de vie sexuelle et qui ne socialisent pas avec les jeunes de leur âge traversent l'adolescence sans intégrer les pulsions normales qu'on intègre habituellement à cet âge. Et que cela même leur donne une identité. Une identité-refuge. Une identité temporaire, mais nécessaire, qui risque pourtant d'engendrer plus tard des troubles profonds.»

Et le lien avec les arts de la scène et la performance sportive? «Il est précisément là, reprend

plus l'excellence et la performance sont de rigueur, plus on risque d'en trouver...

«L'excellence donne une identité très forte, poursuit le Dr Wilkins. Et comme l'anorexie est une maladie identitaire, on retrouve fréquemment des anorexiques aux plus hauts niveaux. En fait, depuis les années 1980, je travaille beaucoup avec des gens du milieu de la scène et des "performeuses" très applaudies, certaines célèbres. Mais il faut se poser la question: est-ce qu'on agit correctement en encourageant ces jeunes filles à "performer" toujours davantage? Il arrive un moment où le professeur ou l'entraîneur peuvent reconnaître la pathologie à certains signes — chute du volume musculaire, étourdissements, etc. — mais on continue habituellement à encourager ces jeunes filles à faire encore mieux, à faire encore plus avec moins... Et puis, inextinguiblement, qu'elles le veulent ou non, elles sont toutes rattrapées par la maladie. Elles en viennent à souffrir d'épuisement physique et psychique, et elles sont alors rapidement mises de côté et forcées à la retraite. Et là, c'est le drame. Après la gloire, le vide, la détresse, la souffrance.»

Détresse et souffrance parce qu'il faudra faire redémarrer le processus normal de la croissance sous peine de dommages permanents de l'organisme... et ça ne va pas de soi. L'impact sur le système cardiopulmonaire est souvent assez marqué, commente le Dr Wilkins. À ce stade, on le devine, l'anorexie n'est plus du tout triomphante. Il faudra persuader les patientes qu'il est possible de remonter lentement la pente au fil d'un long et douloureux processus. C'est là le prix de l'illusion de la perfection.

Jean Wilkins et «L'anorexie mentale chez les adolescentes artistes de la scène», le vendredi 14 mai à 16h dans la salle F-3560.

le Dr Wilkins. L'identité-refuge de l'anorexique se caractérise par la recherche de la perfection, de l'excellence et du dépassement.»

Des championnes...

On aura peut-être saisi qu'on rencontre plus d'anorexiques dans des disciplines où le corps joue un grand rôle. On pense tout de suite au ballet classique, un art qu'il faut commencer à apprivoiser très tôt et qui s'accommode mal des changements physiologiques venant donner aux jeunes filles des corps de femmes. Pensons aussi à la gymnastique de haut niveau où les performances d'une Nadia Comaneci ont laissé des traces dans l'inconscient des jeunes Québécoises. À la nage synchronisée aussi, au patinage artistique. Et pourquoi pas au théâtre, à la danse moderne et au «show-business» en général? En fait, plus la barre est haute,

Bibliothèques

Nos livres anciens, ces méconnus

ROBERT CHARTRAND

Parmi les très nombreux colloques de ce congrès annuel de l'Acfas, il y en a un — le 338 — qui réunira, les 13 et 14 mai, une vingtaine de gardiens de trésors: archivistes, bibliothécaires, conservateurs de livres anciens. Ensemble, ils vont amorcer un inventaire des imprimés anciens qui sont disséminés un peu partout au Québec. Et, le cas échéant, les cataloguer, puis les faire mieux connaître, les rendre plus accessibles aux chercheurs autant qu'au grand public.

Un simple coup d'œil aux thèmes des communications nous indique en effet qu'au Québec, les livres imprimés avant le XVIII^e siècle — et notamment les incunables, qui datent d'avant 1500 — sont plus nombreux qu'on ne le croyait. Il s'en trouve dans les fonds d'archives municipales, dans les bibliothèques de couvents, de collèges, et, bien sûr, d'universités. Et il reste beaucoup à faire, ne serait-ce que pour répertorier cette richesse de notre patrimoine.

Laval et les manuels scolaires

James Lambert, qui est archiviste à l'Université Laval, en sait quelque chose. Il a jusqu'ici retracé quelques incunables de même qu'une trentaine d'ouvrages des XVI^e et XVII^e siècles dans les diverses collections de l'université. «Ce sont, pour la plupart, des livres de théologie et de philosophie, comme on s'y serait attendu: on sait que Laval a été fondée en 1852 par des clercs.»

On sait également que cette université était une émanation du

VOIR PAGE G 5: LIVRES

Nous brillons par nos recherches

Classée parmi les dix plus grandes universités de recherche au Canada, l'Université Laval offre un environnement exceptionnel de recherche à tous ceux et celles qui ont la passion de faire avancer les connaissances

- Première université francophone en Amérique
- 214 chaires, instituts, centres et groupes de recherche
- 1 200 chercheurs
- 170 programmes de formation
- 270 millions de dollars en fonds de recherche
- 42 millions de dollars en bourses, stages, programme études-travail et soutien financier à la réussite

Jetez un éclairage nouveau sur votre avenir

Visitez le site www.ulaval.ca ou composez le (418) 656-2131 poste 2764 ou le 1 877 7ULAVAL pour découvrir le large spectre de possibilités qui s'offre à vous aux 2^e et 3^e cycles.



NOUS RECHERCHONS DES PASSIONNÉS



Les sciences biomédicales vous captivent ? Nous aussi.

L'IRCM offre à des étudiants talentueux l'occasion de poursuivre leurs études à la maîtrise ou au doctorat ou encore de compléter un stage postdoctoral dans un environnement stimulant et performant.

La grande partie de nos recherches porte sur la biologie moléculaire et cellulaire, sur la signalisation, sur la protéomique et la génomique fonctionnelle ainsi que sur la pharmacologie.

L'IRCM, un des meilleurs établissements au pays, connaît une croissance importante qui lui permettra de doubler son activité de recherche au cours des prochaines années. Participez à cet essor et renseignez-vous aujourd'hui au sujet de la formation à l'IRCM. Les possibilités de financement sont excellentes.

www.ircm.qc.ca
admission@ircm.qc.ca
(514) 987-5527



LIVRES

La numérisation de ces livres anciens n'est pas prévue dans un avenir rapproché

SUITE DE LA PAGE G 4

Séminaire de Québec, fondé en 1663 par M^{re} de Laval. Au départ, le Séminaire avait mis à la disposition de la jeune université ses quelque 15 000 volumes et, jusqu'en 1964, les deux établissements avaient une bibliothèque commune.

«Depuis, Laval a son propre fonds de livres anciens. Nous pouvons nous enorgueillir notamment de posséder la plus importante collection de manuels scolaires au Canada, qui datent d'avant 1960. Il s'agit pour l'essentiel de livres publiés au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle.»

Quant au fonds ancien du Séminaire de Québec, «il est sûrement très riche, estime James Lambert. Je suis en communication étroite avec les gens du Séminaire et j'aurai bientôt un aperçu des trésors qu'ils possèdent.»

McGill

et le droit français

L'université McGill a elle aussi ses trésors sur papier. Parmi eux, la collection Wainwright, qui réunit un millier de volumes sur le droit coutumier français, ou droit de l'Ancien Régime, qui fut remplacé par le Code civil de Napoléon au début du XIX^e siècle. Bernard Boyer, qui est le conservateur de cette collection, va la présenter avec fierté au colloque de l'Acfas.

«C'est peut-être la collection la plus complète, réunie en un seul lieu, de livres sur le droit de l'Ancien Régime français. Les plus anciens datent du XVII^e siècle, mais leur contenu remonte à bien plus loin dans le passé, jusqu'au V^e siècle, à l'époque du roi Clovis.» Mais comment s'est-elle retrouvée à McGill? «Elle appartenait à François-Olivier Martin, un historien du droit, qui a enseigné à l'Université de Poitiers. En 1958, elle a été acquise par M. Wainwright, un avocat montréalais qui a également été professeur de droit à McGill. D'où le nom de la collection.»

Ces livres sont dans un très bon état de conservation, selon Bernard Boyer, «parce qu'ils n'ont pas eu à subir, au fil des années, les très grands écarts de température que nous connaissons au Québec; ceux-ci sont les ennemis les plus redoutables des livres anciens. Les reliures de cuir et le papier des Wainwright ont donc encore leur beauté d'origine.»

Le grand public pourra s'en rendre compte puisque plusieurs de ces livres sont actuellement exposés dans la bibliothèque de la faculté de droit de l'université. «Nous soulignons ainsi un double anniversaire: le 200^e du Code civil français et le 10^e du même Code, version québécoise. Détail intéressant: nous nous sommes efforcés de rendre cette exposition aussi conviviale que possible en accompagnant les livres de légendes compréhensibles pour le commun des mortels. Car on sait que les juristes, toutes époques



Le livre ancien, un trésor...

confondues, ont tendance à utiliser un langage abscons...» L'exposition en cours sera ensuite présentée, dans quelques semaines, à la bibliothèque de la faculté des sciences sociales de McGill.

Livres publics

Qui consulte ces livres? «Ce sont pour la plupart des étudiants et des chercheurs qui s'intéressent à l'histoire du droit, bien entendu. Des Québécois surtout, mais également des Européens, à l'occasion. Ces ouvrages constituent une référence précieuse, surtout depuis qu'une entreprise québécoise a eu la bonne idée de numériser les divers jugements de Cour rendus à l'époque de la Nouvelle-France. On peut donc les consulter sur CD-ROM, puis les confronter aux textes de la collection Wainwright et ainsi voir comment les lois étaient appliquées.»

La numérisation de ces livres anciens, elle, n'est pas prévue dans un avenir rapproché. «Ceux que nous possédons à l'Université Laval sont déjà sur microfilm, ce qui les rend faciles à consulter», assure James Lambert. Même situation à McGill: selon Bernard Boyer, «il serait évidemment intéressant de numériser les Wainwright, mais nous avons d'autres priorités dans l'immédiat. Et comme le droit coutumier français est un domaine plutôt spécialisé, on ne peut s'attendre à ce que ce soit étudié par un très vaste public.»

Lors de ce colloque-atelier dont le responsable est Michel Dewaele, de l'Université Laval, il sera également question de la bibliothèque des Jésuites qui se trouve au collège Jean-de-Brébeuf, et de livres anglais — du XVI^e siècle — des collections Baby et Melzack qui possède l'Université de Montréal. Et les participants échangeront leurs réflexions sur l'histoire du livre, et sur les histoires particulières de certains nos livres anciens. Ces spécialistes sont en quelque sorte les gardiens de certains de nos trésors, avons-nous dit. Et ils en cherchent d'autres, oubliés ou méconnus.

James Lambert, Bernard Boyer et «Les collections universitaires» le vendredi 14 mai, à 10h45 et 11h15 dans la salle DS-1520.

Maladies infectieuses

Incroyables inégalités

Remise en question de l'éthique occidentale

Dix-sept millions de personnes meurent chaque année du sida, de la tuberculose, de diarrhée, du paludisme, de la rougeole et de pneumonie; 95 % d'entre elles vivent dans des pays pauvres. Le directeur de l'Institut Pasteur témoigne.

MARTIN KOUCHNER

Des millions de morts annuelles

Les maladies infectieuses reviennent sur le devant de la scène dans les pays riches. Bien sûr, le sida et les hépatites ne l'ont jamais vraiment quittée. Mais l'apparition en 2003 d'une épidémie de SRAS (syndrome respiratoire aigu sévère) en Asie et ses répercussions au Canada ont cruellement rappelé la virulence de certains agents infectieux. Plus récemment encore, la menace de la grippe aviaire a défrayé la chronique. Et l'été prochain sera, n'en doutons pas, l'occasion de reparler du virus du Nil, transmis par la piqûre de certains moustiques.

Pourtant, les succès de la vaccination aidant, les maladies infectieuses semblaient, si ce n'est éradiquées, à tout le moins maîtrisées dans nos contrées. Il aura fallu l'apparition de nouveaux agents infectieux et la menace pour le moins singulière du bioterrorisme pour rappeler à l'ordre les consciences occidentales.

Les chercheurs quant à eux n'ont pas attendu les fluctuations des préoccupations médiatiques pour s'intéresser au problème. «À dédom, puis les confronter aux textes de la collection Wainwright et ainsi voir comment les lois étaient appliquées.»

«Il y a bien sûr des paramètres spécifiques à ces pays. Le niveau de vie très bas engendre des conditions d'hygiène qui favorisent la propagation des maladies», dit Philippe Kourilsky. Les comportements sociaux, la concentration urbaine, combinés avec certains facteurs climatiques, constituent autant d'éléments aggravants des risques. Mais comment expliquer que les traitements, lorsqu'ils existent, ne soient pas disponibles? Six cents millions de personnes souffrent du paludisme, par exemple, mais les thérapies restent trop coûteuses et donc inaccessibles.

Désintéressé marqué de l'industrie pharmaceutique

Au-delà du manque d'intérêt des pays riches, du manque d'organisation et parfois de volonté

des pays pauvres, c'est donc tout le fonctionnement du système que l'on pourrait remettre en question. «Si 600 millions de personnes sans le sou sont atteintes, l'industrie pharmaceutique ne s'y intéressera pas vraiment», analyse le professeur Kourilsky. De nos jours, se soigner reste un luxe que le plus grand nombre ne peut s'offrir. Philippe Kourilsky ne jette pourtant pas la pierre aux industriels: «Il ne faut pas les diaboliser systématiquement, leur rôle n'est pas d'assurer la santé du monde», dit-il. Ces industries évoluent dans un marché déréglementé où la concurrence fait rage. En Afrique, certaines ont même fait d'importantes concessions sur le prix des antirétroviraux permettant de lutter contre le sida. Il faudra pourtant tenter de comprendre comment, peu à peu, le développement des remèdes est devenu la quasi-exclusivité du secteur privé...

Et il y a encore d'autres effets pervers. Le marché du médicament représenterait plus de 80 % du chiffre d'affaires des entreprises. Dans ces conditions, les vaccins, moins rentables bien qu'essentiels, bénéficient de budgets de recherche et de développement largement inférieurs. Aurait-on découvert un moyen de nous immuniser contre le virus du VIH si des sommes équivalentes à celles injectées pour développer les antirétroviraux utilisés actuellement avaient été investies dans la recherche d'un vaccin? Bien entendu, ce n'est pas aussi simple: il existe d'importants obstacles scientifiques à sa production. Reste que les investissements dans ce domaine sont largement moindres.

Paradoxalement, l'élevation drastique des normes pour le développement et la production des remèdes constitue un autre facteur aggravant de la situation. «C'est la course aux standards; on essaie toujours de mieux faire, mais cela coûte plus cher», dit Philippe Kourilsky. En 15 ans, les prix au-

raient triplé pour le développement clinique et pharmaceutique d'un vaccin.

Ce qui poussait M. Kourilsky à s'interroger récemment dans les colonnes du quotidien français *Le Monde*: «Qui ces standards toujours plus rigoureux protègent-ils: les vaccinés et les patients, ou les producteurs et les autorités réglementaires elles-mêmes?»

On peut y voir une manière de remettre en question l'éthique occidentale. Celle-ci se serait mue en un levier protectionniste au détriment de l'efficacité recherchée. En devenant pointilleux à l'extrême, nous nous sommes coupés des réalités auxquelles sont confrontés les pays en voie de développement. Dans l'impossibilité de produire, parfois même d'acheter en raison du coût de fabrication toujours plus élevé, ils sont les premières victimes de «l'éthique universaliste» qui veut que les standards soient les mêmes du Nord au Sud.

«Il ne s'agit pas de faire n'importe quoi, ni de pousser à un laxisme qui pourrait déclencher des catastrophes sanitaires», écrit Philippe Kourilsky. Il s'agit de faire la distinction entre standards réglementaires et standards éthiques.»

Devant le drame qui touche la large majorité de la population mondiale, le débat reste ouvert. Le professeur Kourilsky propose une solution audacieuse: passer outre «l'impérialisme idéologique» d'une éthique qui, compte tenu du contexte, «atteint l'immoralité» en limitant l'accès aux ressources. Développer plus vite et à moindre coût est une urgente nécessité. Les moyens d'y arriver restent à déterminer.

«Les maladies infectieuses dans le monde: science et mauvaise conscience de l'Occident», une conférence publique de Philippe Kourilsky le 13 mai, à 17h30, au studio-théâtre Alfred-Laliberté de l'UQAM.

Le savoir au service de la société

Le ministère du Développement économique et régional et de la Recherche est fier de s'associer à la tenue du 72^e Congrès de l'Acfas, le plus grand rassemblement annuel des scientifiques de la francophonie.

Le Ministère souhaite que les échanges engagés au cours de ce congrès et les réalisations qui en découlent puissent favoriser une meilleure connaissance du monde qui nous entoure et ainsi donner l'occasion à tous de mieux comprendre les enjeux soulevés par la science.

Développement économique et régional et Recherche

Québec

mderr.gouv.qc.ca

Un nouveau regard sur la recherche!

3^e Journée de la recherche de Polytechnique

Le 3 juin 2004

L'interdisciplinarité au service de la recherche

Un programme de conférences animées par des chercheurs de haut calibre.

- Le point sur le génie du vivant dans le domaine de la biopharmaceutique
- Les relations entre le développement durable et la recherche scientifique
- Un tour d'horizon de la visualisation au service du génie

Une visite du tout nouveau pavillon J.-Armand-Bombardier dédié à la recherche est prévue au programme.

Amphithéâtre C-631 (6^e étage) Entrée libre

2500, chemin de Polytechnique Campus de l'Université de Montréal Metro Université de Montréal

Renseignements (514) 340-4990 www.poly.mtl.ca

ÉCOLE POLYTECHNIQUE MONTREAL

École affiliée à l'Université de Montréal

SOCIÉTÉ

La littérature est-elle l'apanage d'une secte?

«L'écrivain interprète le monde en disputant au prince l'empire de son royaume»

Pierre Lepape demeure l'adepte fervent d'une croyance: «Il y a toujours des œuvres qui aident à vivre et toujours des lecteurs qui en ont besoin.»

GUYLAINE MASSOUTRE

Le pouvoir des livres tient à ce qu'ils diffusent un message. Ce pouvoir singulier qu'ont les livres d'atteindre l'universel le dispute, depuis toujours, avec d'autres pouvoirs: ceux de la politique ou ceux de la religion. Pierre Lepape, chroniqueur littéraire au *Monde des livres* et biographe de Diderot, de Voltaire et de Gide, a publié un essai remarquable, *Le Pays de la littérature. Des Serments de Strasbourg à l'enterrement de Sartre* (Seuil, 2003, 730 pages), où il se penche en profondeur, tout en clarté, sur cette question du pouvoir des écrivains.

Dans cet essai bâti en 43 chapitres brefs, il dégage une trajectoire de la littérature française. Depuis les premiers textes des *Serments de Strasbourg*, pour lesquels le prince invente une langue — le français —, jusqu'à l'apogée de la croyance que cette langue recèle la pensée — moment que Lepape situe à la mort de Sartre —, le mélange inséparable de fond et de forme qu'est la littérature trace un étonnant chassé-croisé entre l'homme de lettres et l'homme politique, le poète et le prince.

Passionné par la relation de l'écrivain et du monarque, devenu dirigeant, Lepape explique depuis Paris: «L'écrivain, en possédant l'usage des mots, interprète le monde en disputant au prince l'empire de son royaume. La littérature est une chaîne d'histoires qui, mises bout à bout, composent une histoire: celle des rapports entre les institutions et les hommes qui énoncent le sens des choses et du monde.»

L'immortalité par la littérature

Sur les onze siècles que Pierre Lepape a scrutés, il a pu constater que la littérature s'est toujours tenue dans le champ de mire des gens de pouvoir. Un jeu d'influences s'est exercé en va-et-vient. D'une part, la littérature a orienté les dirigeants, d'autre part ils l'ont aussi déterminée. Mais l'histoire de ces relations est tumultueuse. Si le pouvoir n'est pas toujours celui qui empêche la littérature, il sait aussi se servir d'elle ou la museler.

Du moins les choses sont-elles allées ainsi, en France, jusqu'à la mort de Sartre. Un chef d'État, Giscard d'Estaing, se rend à l'enterrement de l'écrivain hors pair. Mais cette disparition laisse l'institution littéraire sans successeur: «Il n'y a pas de Sartre vivant pour écrire de Sartre mort comme il avait pu écrire de ses pairs, de Gide, de Nizan, de



Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir.

GISELE FREUND / AGENCE BESKOV

Camus, de Merleau-Ponty», écrit Lepape. Depuis lors, l'essayiste dresse un constat: les hommes politiques se désintéressent de la caution que la littérature a longtemps ajoutée à leur éclat. Pourquoi? Parce que la religion française de la littérature est en crise. Parce que la parole publique a perdu de vue ce qui pourrait avoir un sens.

Y a-t-il un débat en France sur la littérature engagée, depuis que Sartre n'est plus là? La manière dont le jeu s'exécute est passionnante à observer. Il est vrai que «depuis la mort de Sartre», explique Lepape, les jeux sont brouillés. La littérature est devenue une secte. On ne sait plus quels enjeux permettraient à un écrivain de s'engager. Les grands défis de l'engagement sont maintenant dans les discours sur la littérature. Celui-ci continue de croire ce que la société française, productrice d'un haut taux de prix Nobel, a toujours demandé aux écrivains: «Donner d'un monde opaque une forme lisible.»

Le pouvoir des livres à l'ère des médias

Pierre Lepape investit la place forte à son tour. Quelle différence fait-il entre la parole du critique et celle de l'écrivain, dans la sphère publique? «Le critique a le regard collé sur l'actualité. Sans pouvoir prendre de recul, il tente de dégager des lignes de force et des perspectives dans ce qui s'écrit. L'écrivain, au contraire, a de la distance et, par la maîtrise de la langue, dans la subjectivité de son style, il pense le monde. L'écrivain est celui qui, possédant la langue, fait de cet outil un objet de conscience.»

Comment le biographe est-il devenu essayiste? «Il n'y a pas eu vraiment de démarcation, explique-t-il, hormis le fait qu'en quittant Le Monde, j'ai pris du recul. Je n'ai ja-

mais cessé d'écrire.» Les deux activités résultent d'une grande pratique de la lecture. Il faut aussi à l'essayiste une tradition de lecture. Ainsi a-t-il préparé des fiches pour 100 chapitres consacrés à autant d'auteurs, qui auraient illustré ces relations de l'écrivain et du pouvoir. «C'était trop pour un livre. J'ai alors choisi non pas les auteurs que je préférerais, mais ceux qui me permettaient de raconter une histoire. J'ai dû laisser de côté des figures pour lesquelles j'ai de l'admiration, comme Chrétien de Troyes et Molière; mais il existait déjà des ouvrages qui les présentent bien.»

En tant que chroniqueur littéraire au *Monde*, Lepape avait-il une ligne directrice? «Non, du moins je n'avais pas de but conscient. Mais je me suis rendu compte par la suite que j'ai toujours montré l'intensité du combat mené par les écrivains.» Son essai poursuit la même démonstration: montrer le risque de la parole prise par les écrivains et la manière dont ils fixent l'histoire dans la langue qui porte les valeurs, les représentations et les refus sociaux et intellectuels des auteurs.

Celui qui a choisi de raconter le drame des écrivains, comme un romancier choisit ses situations pour leur intensité, se tourne volontiers vers ceux dont la langue d'expression n'est pas dirigée par ce qui se fait à Paris. Pierre Lepape s'intéresse à la littérature québécoise tout comme au point de vue extérieur des auteurs comme Kundera, qui ont choisi le français pour mener leur combat.

Pierre Lepape et «Le poète et le prince: le pouvoir des livres», une conférence à la Bibliothèque nationale du Québec le mardi 11 mai à 18 h.

De la mémoire et de l'oubli

«La fin du XX^e siècle a été marquée par une crise identitaire: perte de points de repère, montée de l'homogénéité culturelle, renouveau de quêtes identitaires», note d'entrée de jeu Anne-Marie Broudehous, professeure à l'école du design de l'UQAM.

ULYSSE BERGERON

La mondialisation, aussi bien financière que culturelle, a entraîné la recrudescence de mouvements identitaires s'appuyant principalement sur la religion, la nationalité, le territoire ou la race. L'époque actuelle est donc marquée par la «relecture de ce qui s'inscrit dans la mémoire» à de nouvelles fins politiques et idéologiques. À plusieurs occasions, des sites sont recyclés en outils de propagande ou en instruments de persuasion pour des revendications identitaires.

Dans ce contexte, l'analyse de l'utilisation faite de la mémoire collective devient une question centrale de la compréhension des enjeux gravitant autour du concept d'identité culturelle.

Pour arriver à saisir ce concept, que Mme Broudehous qualifie elle-même d'«instable et univoque», six universitaires s'interrogent sur les usages qui sont faits de certains espaces publics ainsi que sur les intérêts liés à leur préservation.

Mémoire et propagande

Partant du constat que «la mémoire est très malléable et très manipulable», Anne-Marie Broudehous souligne qu'il faut arriver à déceler les intérêts inhérents à celle-ci. À cet égard, l'analyse que présentera l'architecte sera fort à propos: elle se propose de plonger au cœur de la controverse entourant la restauration de l'ancien palais d'été de Yuanmingyuan à Pékin.

Pour saisir la force symbolique de ce site, il faut d'abord remonter à la deuxième moitié du XIX^e siècle, en 1860, à l'issue de la seconde guerre de l'opium, lorsque la France et l'Angleterre détruisirent et pillèrent le palais. Environ 80 % des structures de ce dernier furent alors incendiées. L'édifice, que Victor Hugo n'hésitait pas à qualifier de «merveille du monde», devint rapidement le symbole d'une profonde humiliation pour la population chinoise.

Au cours des années 1980, «l'État chinois, en voulant restaurer le palais, a désiré faire revivre le symbole de martyre qu'évoque ce lieu, une stratégie qui avait pour objectif de freiner ce qui pouvait provenir de la culture américaine», explique la spécialiste. La Chine aurait souhaité transformer ce symbole anticolonialiste en symbole anti-occidental et anticapitaliste.

Mais voilà, l'objectif ne semble toujours pas atteint. «La population n'en a pas fait une lecture aussi xénophobe. Elle en a plutôt fait une lecture romantique», confie Mme Broudehous. Ironie du sort, le site est

devenu, à plusieurs égards, une attraction touristique. Dans ce cas, il s'agit même «d'une forme de contestation subtile», constate la responsable du colloque.

Le patriote Henri Julien

Pour sa part, France Saint-Jean, doctorante en histoire de l'art à l'UQAM, se penchera sur l'utilisation faite de l'image du patriote créée par Henri Julien et diffusée pour la première fois en 1916. Sa thèse porte d'ailleurs sur ce sujet. Cette figure, qui renvoie pour plusieurs personnes aux événements de 1837-1838, n'a été jusqu'à présent, selon les analyses de Mme Saint-Jean, utilisée que par des personnalités ou associations francophones du Québec.

Le cas le plus connu reste certainement celui du Front de libération du Québec (FLQ), qui l'avait adopté comme symbole lors de la crise d'octobre en 1970. Imprimée en arrière-plan du manifeste du FLQ, l'organisation en faisait une référence directe en fin de texte: «Il nous faut lutter [...] comme l'ont fait les Patriotes de 1837-1838.»

Est-ce que le recours à l'image de Henri Julien ne s'est fait qu'à des fins nationalistes? «Il faudrait avant tout arriver à circonscrire avec précision la notion de nationalisme au Québec. Le concept a évolué au fil du temps. Il n'est plus ce qu'il était dans les années 1920, 1960 et 1970. Mais une chose est certaine: la figure du patriote reste une image forte», explique la doctorante.

Toutefois, Mme Saint-Jean se refuse à poser un constat final sur l'utilisation qui en a été faite au cours du siècle dernier car, comme elle le souligne, l'étude de ce symbole n'est toujours pas terminée.

Mémoire sélective

Ainsi, les intérêts liés à la mise en valeur d'un aspect de la mémoire collective, que ce soit à des fins politiques ou idéologiques, soulèvent plusieurs interrogations. «Il faut se demander quel passé est privilégié et, du même coup, quel passé est occulté», relève Anne-Marie Broudehous. Car la mémoire collective implique nécessairement son corollaire, l'oubli. Et c'est justement par l'oubli que s'exécutent les distorsions et les manipulations possibles.

Reprenant l'exemple de l'ancien palais d'été de Yuanmingyuan, la professeure rappelle que la restauration de l'endroit s'est nécessairement faite au détriment «des gens qui, au cours des décennies, s'y étaient installés», et cela n'est que très rarement mentionné. Comme le note la spécialiste, on estime qu'une quinzaine d'institutions ainsi que 270 familles y avaient élu domicile avant le milieu des années 1970. Sur ce nombre, des dizaines de familles furent évacuées au cours des années 1980, preuve que «la mémoire comporte toujours une part d'oubli», avance la responsable du colloque.

Anne-Marie Broudehous ouvrira «Paysages construits» à 8h30 le lundi 10 mai dans la salle DS-1424.

La richesse d'une société repose sur le partage des connaissances.

L'Acfas

regroupe les forces vives de la recherche en français. Depuis 1923.

Êtes-vous membre ?

Lumières sur la recherche

www.acfas.ca

- Congrès annuel
- Forum international Science et société
- DÉCOUVRIR, la revue de la recherche
- BOTTIN DE LA RECHERCHE
- SAVOIRS, le bulletin de l'information
- Cahiers scientifiques
- Guides pratiques
- Prix de la recherche scientifique
- Concours de vulgarisation scientifique



Association francophone pour le savoir

Acfas

425, rue De La Gauchetière Est
Montreal (Québec) H2L 2M7
(514) 849-0045
acfas@acfas.ca

UQAM

Prenez position